

Sylvie Bonnot - *La forêt - mues photographiques*



Décoller - Atterrir, salle 6/6, solo show au Château de Tours, 2024. Commissariat Hélène Jagot, présente à l'image. *Grands bois drapés Saut Sabbat, Saut Lucifer, Petit Saut*, 2024. Guyane. Photographies n&b, gélatine argentique transposées sur formes convexes en bois laqué, 195 x 275 x 12-15 cm Production : Musée-Château de Tours.

mémoire personnelle et à l'histoire. Sous la surface argentique frémissante, le rythme inégal des pas s'enfonçant en une marche, lente et éprouvante parfois, dans des sols plus ou moins acides, souples, craquants ou spongieux, semble se mêler tantôt au silence d'un chablis après la tempête ou d'un chirat, tantôt au bruissement du vent agitant le houppier des peuplements de pins Douglas ou au hululement de leurs habitants, à la rumeur vrombissante de la forêt fluviale guyanaise, cadencée par les chants de l'atèle ou le sifflement du balbuzard. Photographier la forêt est d'abord une épreuve physique et sensible, une expérience mêlée de l'organicité et de la réalité anthropique, une confrontation de soi et de la capacité d'enregistrement du matériel.

Dans une approche où la géographie se fait ainsi poétique de l'expérimentation, le regard, documentaire et sensible, est aussi celui d'une professionnelle de la forêt pour qui les conditions abiotiques (évolution climatique, tempêtes, surexploitation...) et les crises biotiques (attaques cryptogamiques, insectes xylophages...) font sens dans la pratique comme dans la multiplicité des approches et des procédés qui interrogent pareillement la représentation et les connaissances de la forêt. La prise de vue est étape, premier engagement dans le cadrage de la continuité sylvestre, jeu d'approche et de recul de la matière végétale, rencontre et partage avec ceux qui l'étudient, l'exploitent et en vivent au quotidien. Puis, en laboratoire, dans un nouveau geste d'affrontement à la matière, la photographe soulève la gélatine argentique, la détache du tirage. La membrane image, devenue poreuse, organique, se rétracte sous l'effet d'une cristallisation, glisse, se plisse, se froisse, se fracture, effile ses bords dans un hors champ de l'impénétrable et de l'inconnaissable. De cette peau migrante, frissonnante, sensitive, la photographe fait une « mue ». Elle la réactive par dépôt sur différentes surfaces-matières et formes, papier, tissu, mur, par enveloppement en « bois drapés ». La surface argentique, dans une variété de formats, s'anime en différents angles de vue, épousant les formes de polyèdres ou de billes de bois, les reliefs et les aspérités du mur. Dans sa fine rugosité, le geste de la « mue » établit comme une continuité, une métaphore organique, une connexion entre l'écorce et la couche de gélatine. La surface photographique y est respiration, pulsation des mondes réel et mental de la forêt, familiers ou mystérieux. Dans une présence d'étrangeté, les images du paysage, de l'écorce des arbres, des lianes, des épiphytes, comme les machines aux articulations presque animales, composent ensemble une temporalité sensible qui questionne nos attentes, nos représentations de la forêt, entre visible et invisible, nos ressentis et notre émotion jusqu'à notre mémoire de ce qui est et de ce qui est en devenir.

Qu'est-ce que photographier la forêt ? Adapter le pas, l'œil et l'appareil aux impromptus des ouvertures et des entremêlements végétaux, aux inattendus de la lumière et de l'ombre, cadrer les singularités et les entrelacs dans le changement incessant des échelles ?

Dans les séries de Sylvie Bonnot, entre personnification et oxymore des titres (*Houle sentimentale, Corps de brume*), le champ et le hors champ, aux frontières poreuses et mouvantes, empruntent l'un à l'autre, se fondent en économies et en récits palimpsestes, passés et présents, liés intimement à la

Le geste alchimique ouvre le règne métaphorique de l'hybride, conjugue le végétal et la machine¹ dans des formes qui se répondent. Les pins Douglas, en peuplement mono-spécifique, semblent frissonner, se tordre, peut-être sous l'attaque de scolytes ou fragilisés par le stress hydrique. Le bras articulé de la grue commandée par le chauffeur-grumier pour le chargement des billons ou le dégagement des chablis bourguignons entre en résonance avec l'échelle-tortue (*Bauhinia Guianensis*) de la forêt ripicole ; le Cobra (gélatine argentique transposée sur plot de noyer), les tracks - leurs empreintes dans le sol forestier et le chenillard-débusqueur - prennent une valeur polysémique ; le chablis d'un pin déraciné par la tempête devient sculpture d'un animal de fiction peut-être post-apocalypse (*Géométrie de la Chute*)...



Corps de brume (Fontmartin), 2024, Rhône, Hexagone © Sylvie Bonnot

En écho à la forêt bourguignonne, *Le Royaume des moustiques* explore, avec les ethnobotanistes guyanais Marc-Alexandre Tareau et Guillaume Odonne, des confins où les contrastes du paysage - forêt, vestiges de colonie pénitentiaire, orpaillage et exploitation du bois, exploitation traditionnelle en abattis et brulis, déforestation... - livrent, en construction d'archives sensibles, les traces stratifiées de l'occupation du sol pour la survie, le commerce ou parfois la contrebande. En attente des « mues » pour les réinterpréter en traversée des mondes du vivant, les images engagées dans une recherche à l'écoute de l'imprévu, dans le partage du quotidien, questionnent ainsi les pratiques culturelles, nourricières et commerciales, et les pratiques sociales et rituelles des Hmong et des Bushinenge. Réfugiés du Laos en 1977, à Cacao et Javouhey, les Hmong sont devenus les maraîchers de la Guyane. Parallèlement, Sylvie Bonnot ré-exploite les photographies de Patrice Georges, du Fonds de l'ECPAD, documentant l'émigration des populations Bushinenge / Cotticas fuyant la guerre civile au Suriname et leur installation en Guyane ; elle photographie l'échec du *Plan vert* de 1975 qui visait à aménager le territoire de la commune de Mana en rizières drainées et irriguées. À Charvein, un des anciens camps du bagne (le camp des Incorrigibles) de Saint-Laurent-du-Maroni, ayant accueilli les réfugiés surinamais en 1986, elle partage la vie et les cérémonies des Cotticas, descendants des populations autochtones et des esclaves marrons fuyant la Guyane hollandaise après la révolte d'Okilifuu Boni au XVIII^e siècle. Les photographies, dans le silence argentique, vibrent de l'aigu du zonzonnement des moustiques, évoquent les mémoires des temps de la colonie esclavagiste (tronc épineux du bois diable de l'ancienne plantation jésuite de Loyola) et du bagne, documentent dans la tension hors champ de l'égobelage la menace des fourmis « balles de fusil » (*Paraponera clavata*). Elles se focalisent sur les conditions de vie et d'exploitation (agriculture traditionnelle sur abattis et brulis, agriculture commerciale, exploitation du bois et déforestation illégale, orpaillage...), quelquefois dans un récit sous-jacent à inventer, barrage-usine hydroélectrique de type poids en BCR de Petit Saut à la confluence du Sinnamary et de la crique Cœur Maroni, avec l'exploitation de ses bois ennoyés en zone anoxique, sa turbidité et ses rejets par bullage de méthyl-mercure.

La photographie fixe, en cadre plein ou en détail, les portraits végétaux : échelle tortue (*Bauhinia guianensis*), bois diable (*Hura crepitans*), fromager (*Ceiba pentandra* aussi appelé bois diable), wapa (*Eperua* sp.pl.), moutouchi (*Pterocarpus officinalis*), moucou-moucou (*Montrichardia*

1. *L'Arbre-machine, un monde en mue*, Éditions Loco, 2024.

arborescens), cacao sauvage (*Pachyrhizus aquatica*)..., mettant en évidence les spécificités de la couverture végétale selon les sols, durs ou tendres, issus de l'affleurement du socle granitique et des formations volcano-sédimentaires, les sols de forêt marécageuse. De ces portraits naissent les récits d'histoires, de cosmogonies et de pharmacopées mêlées, les récits de mémoires souvent conflictuelles : territoires des populations autochtones, chassées, décimées ; colonie française ; communautés d'esclaves marrons ; bagnes et camps de travail destinés aux condamnés indochinois ; immigration légale et illégale ; orpaillage et trafics divers, etc.

Sylvie Bonnot invite ainsi, dans une approche documentaire et poétique, à croiser ces récits stratifiés, à investiguer le palimpseste et les stigmates historico-géographiques de la forêt guyanaise où les arbres et les lianes passeurs entre le monde des hommes et celui des forces élémentaires, des esprits, parlent à ceux qui les respectent et savent les entendre, où ils sont savoirs et pouvoir de vie et de mort. Elle ouvre, au-delà des fables - comme celles, produites et entretenues par l'imaginaire colonial, de la forêt primaire ou de la forêt vierge, précédentes de leur humanisation et de leur exploitation -, des mythes, des contes et des images mentales, en Guyane comme en Bourgogne, à l'intelligence des résistances et des adaptations aux transformations des écosystèmes forestiers ; elle appelle, à travers l'interaction forte, presque mimétique, entre le végétal et les sociétés qui s'y construisent, l'exploitent ou le détruisent, à l'imaginaire d'une écoute autre de la forêt.



Corps de brume (Échelle Tortue), 2024, Roche Bâteau, Guyane © Sylvie Bonnot

Jean-Marie Baldner - juillet 2025



Solo show : Un monde en mue, a ppr och e X Réseau LUX #1
Commissariat Emilia Genuardi, La Poste Rodier, Paris, 2024